

**P. M.  
PASINETTI**

De Venise  
à Venise



LIANA LEVI



*piccolo*



En toile de fond, les années 1920 et la montée du fascisme. Au premier plan, les vies croisées de trois vieilles familles vénitiennes qui habitent le même palais sur les Zattere, à Dorsoduro. Au centre de ce microcosme, la jeune Giovanna occupe une place spéciale dans le cœur du narrateur, Giorgio Partibon, spectateur aussi indulgent qu'implacable. Amitiés, antipathies, amours et chagrins s'entrelacent dans un récit où la ville, Venise, est toujours incontournable et, au fond, immuable.

**P. M. PASINETTI**, né à Venise en 1913, ne cessera jamais d'y vivre même quand il demeurera ailleurs... Nommé professeur de littérature à l'UCLA en 1949, après une carrière universitaire nomade, il fera de constants allers-retours entre Los Angeles et la ville de son enfance. Celle-ci est le décor de tous ses romans, le cœur de liens uniques qu'il met en scène loin des clichés et du tourisme en notant sur un petit carnet les répliques inoubliables entendues dans les *calli*. Elle est aussi le lieu où il a mené, avec son frère Francesco, et avec Antonioni, un travail de scénariste. C'est là que P. M., comme il aimait être appelé, meurt en 2006.

« C'est éblouissant de talent. Pasinetti jette des lueurs tremblantes sur ce petit monde, ses rites, ses manies, ses amours. Il n'oublie pas l'histoire, celle qui entre en chemise brune et sans frapper dans les existences. Au vrai, Proust ne procédait pas autrement. » *Madame Figaro*

P. M. Pasinetti

# De Venise à Venise

Dorsoduro

*Traduit de l'italien  
par Soula Aghion*

LIANA LEVI  piccolo



## PREMIÈRE PARTIE

Annibale aux portes



En quoi consistent les faits, et où se passent-ils ?

Annibale Tolotta Pelz devait avoir, sauf erreur dans mes calculs, treize ans en 1926. C'était le benjamin de la famille. Il a toujours été aussi le plus vif et le plus volubile, tant lors de son jeune âge ici même à Venise qu'adulte plus tard dans d'autres villes d'Italie et du monde. Dernièrement on l'a revu quelquefois à Venise et l'autre soir, nous avons dîné ensemble ici, à Dorsoduro; peut-être est-ce même pour cela que je viens de commencer par son nom cet écrit que j'entreprends, sur des faits quelque peu lointains mais qui, dans la longue perspective des années, se sont chargés d'une chaleur et d'une animation toujours plus grandes.

À un certain moment de leur histoire, je dirais vers la fin du siècle dernier, les Tolotta Pelz étaient descendus de la Haute-Vénétie, d'une province telle que Trento ou Belluno; s'étant établis à Venise, je crois qu'ils ont toujours habité dans le Sestiere de Dorsoduro et même, au moins jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, toujours dans le même appartement, à « l'étage noble » d'une demeure aristocratique dont la façade donnait sur les Zattere et le Canal de la Giudecca, et l'arrière sur le Rio degli Ognissanti; déjà antérieurement à 1866, c'est-à-dire du temps où Venise faisait encore partie du royaume lombard-vénitien rattaché à l'empire autrichien, cette demeure appartenait à une famille de nationalité anglaise mais dont les origines et les filiations se révélaient un peu compliquées, les Bialevski.

Il est presque superflu de rappeler que Venise, et le Sestiere de Dorsoduro en particulier, ont toujours eu coutume d'accueillir un pot-pourri bigarré de gens et de situations de toutes provenances, et de les assimiler. Le dernier des Bialevski, Edward ou Edoardo, occupait le dernier étage de cette demeure et du reste il y vit encore à présent, plus que nonagénaire. Moi j'habite à deux pas de là et de temps à autre je grimpe chez lui pour le voir.

À l'instar de la famille qui en est propriétaire, l'immeuble lui-même est assez composite, avec des styles qui vont de la Renaissance classique à ce XVIII<sup>e</sup> courant, du genre maison de campagne, un des traits dominants de l'agencement architectural des pierres de Venise. Sans parler des appartements qu'il abritait et qui renfermaient aussi des coffres Renaissance côtoyant de petits meubles et de petits fauteuils XVIII<sup>e</sup> par douzaines. Cependant, à l'époque de mon récit, vers les années 1926-1929 à peu près, quelques-uns de ces appartements aboutirent aussi pour ce qui est des chaises, canapés, fauteuils, portes, stores, lampes, vases, aux formes carrées et anguleuses du style fasciste.

Annibale Tolotta Pelz fêtait par hasard son anniversaire le premier novembre, juste le jour de la Toussaint ! Mais ne croyez pas que l'événement donnait lieu à de grandes festivités ; de toute manière c'était un jour de fête ; on n'allait pas en classe, le matin l'enfant robuste et souriant qu'était Annibale était amené à la messe à l'église de San Trovaso, où il continuait à sourire et à fureter d'un œil vif dans la pénombre que mouchetaient les lueurs tremblotantes des cierges, observant avec attention les intonations et les gestes du prêtre officiant pendant la cérémonie religieuse afin de les imiter plus tard ; l'après-midi on lui laissait le champ libre et il déambulait dans la ville avec d'autres garçons et filles, errant sans but précis. En ce jour de son treizième anniversaire,



lui et ses amis firent halte, la plus longue de leur itinéraire, chez le dentiste.

Le dentiste, *N. H.* Alvisè Balmarin, *Nobilis Homo* en tant qu'appartenant à une famille patricienne de l'ancienne République de Venise, avait été le camarade de classe du père d'Annibale, Silvio Tolotta Pelz, depuis le jardin d'enfants jusqu'à la classe terminale du lycée; il était demeuré fort dévoué à la mère d'Annibale, Tolotta Pelz (née Albigio), et se présentait comme le très délicat dentiste de la famille Tolotta Pelz qui comprenait les trois enfants, Maria Paola et Maria Matilde, sœurs aînées de l'adolescent Annibale.

En outre, Alvisè Balmarin demeurait aussi, au moins depuis 1913, date à laquelle naquit sa fille Giovanna, dans un appartement de ce que l'on appelait le palais Bialewski, avec sa femme Caterina (née Sbordonni), sa fille Giovanna, du même âge qu'Annibale Tolotta Pelz, et ses deux fils, Corrado et Osvaldo.

C'est tout à fait spontanément que j'ai nommé Giovanna en premier, même si elle était plus jeune que ses frères. Je cherche à cerner un certain univers de faits et de personnes qui surgissent si souvent dans les propos que nous tenons entre amis le soir, ici, à Dorsoduro où moi-même j'habite depuis des années désormais; et dans cet univers, Giovanna Balmarin est devenue pour moi une image centrale: une prodigieuse image de sérénité intense et lumineuse, et en même temps, de grande détresse.

J'ai déjà dit que les deux frères aînés de Giovanna se prénommaient Corrado et Osvaldo et j'ai toujours pensé que leur père Alvisè, le dentiste, excédé par le particularisme vénitien, ridicule presque, de son propre nom, Balmarin, et par surcroît de ce prénom qui était le sien, Alvisè, et loin de se sentir un personnage typique du lieu, avait sans doute choisi pour ses fils ces traductions, disons,

de Konrad et d'Oswald, en tout cas des noms se prêtant mal à des « vénitieuseseries », comme dirait Ippolito Nievo.

Il existait donc entre ces deux familles demeurant dans le palais Bialewski, les Balmarin et les Tolotta Pelz, divers rapports et même une symétrie manifeste et assez curieuse, une sorte de jeu de *pendants*: du côté des Tolotta Pelz il y avait ces deux filles, Maria Paola et Maria Matilde (respectivement âgées de dix-sept et quinze ans en 1926, toujours si mes calculs sont bons), qui étaient à peu près du même âge que leurs vis-à-vis Corrado et Osvaldo du côté Balmarin; et à un niveau plus bas (j'entends en âge et en taille) se trouvaient les deux adolescents de treize ans, Giovanna Balmarin et Annibale Tolotta Pelz.

Ces *pendants* qui sautaient aux yeux, étaient pas mal remarqués et raillés par les Rumeurs circulant dans la ville, surtout celles de Dorsoduro, tant ils apparaissaient *chargés d'avenir*; en effet l'aînée des Tolotta Pelz, Maria Paola, *était comme prise d'accès de folie à certaines époques* et alors, d'après ces Rumeurs, *elle s'affublait de vêtements de grossesse que dans sa pensée elle dédiait à Corrado Balmarin* bien qu'il y eût fort à douter que dans son esprit, même en des heures nocturnes, il existât des images de rapports sexuels concrets avec Corrado ou quelqu'un d'autre, suscitées par une imagination désirante.

J'ai commencé cet écrit, d'une manière fortuite, par un Tolotta Pelz, Annibale, mais si je me demande à présent ce qui a constitué ma toute première incitation à cette écriture – images, figures, ombres – je vois avec les yeux de l'esprit s'avancer vers moi, à la tête de tous les autres, les Balmarin. Au cours de ma vie je me suis pas mal penché sur des personnages historiques, j'ai rédigé nombre d'écrits les concernant, j'ai même fait des conférences à leur sujet lors de rencontres internationales ou à l'université, j'ai également exposé des théories plus ou moins vides de sens; un livre que j'avais écrit autrefois,

*Psychologie de l'acte politique*, atteint cette année sa troisième édition revue et corrigée. Je travaillais justement aux révisions et aux ajouts lorsque le quotidien de Venise, que j'achète tous les matins chez le marchand de journaux ici sur les Zattere, annonça en quatre ou cinq lignes la mort d'Alvise Balmarin. Je ne le voyais plus depuis fort longtemps. Il ne devait pas être loin de ses cent ans. La durée de la vie, en particulier à Venise, s'est bien allongée par rapport à autrefois.

Ce fut alors qu'au large de l'océan des souvenirs des vagues surgirent, et ces vagues déferlaient vers moi avec des ondulations, des franges d'écume, et des reflets toujours plus luisants et plus vifs. Je crois qu'il m'arrivait ceci : m'étant trouvé pendant longtemps face à des personnages publics et historiques, une impulsion nouvelle, pénétrée de vigueur et de curiosité, m'entraînait à présent vers un personnage privé, c'est-à-dire non pas « un homme sans qualités », mais bien au contraire, rempli de qualités inexplorées, un homme qui avait été particulièrement et fortement lui-même : un univers donc, un spécimen, choisi par le hasard, ou par une illumination soudaine (il y a des personnes que j'ai mieux « connues » à Venise), parmi les innombrables êtres qui appartiennent à la grande, à l'inépuisable réserve des hommes inconnus de l'Histoire.

Et alors, oh alors ! Penser à Alvise Balmarin signifiait justement avoir en même temps la vision de la jeune fille qui fut le grand amour de la vie de cet homme, sa fille Giovanna. À cette époque qui fut pour nous extrêmement animée et décisive – et décisive pour l'Italie aussi, dirais-je (si je me proposais de rédiger quelque pompeux traité historique, autrement dit le contraire de ce que je suis en train de faire actuellement, il s'intitulerait peut-être *Le royaume d'Italie depuis l'élimination totale des libertés civiles jusqu'au pacte conclu avec l'Église catholique, apostolique*

*et romaine*) – je voyais Giovanna Balmarin par moments, par à-coups, et maintenant chacune de ces rencontres se présente à moi avec intensité, se trouve entourée de tout un frémissement de lumières et d'émotions.

Devant elle, une adolescente de treize ans, j'étais moi-même, disons officiellement, techniquement, un petit enfant. Mais j'étais aussi, selon les Rumeurs, *un précoce intense, dur, compliqué*. Soit dit en passant, je ne fis qu'empirer dans cette même voie lorsqu'à mon tour j'eus treize ans, puis seize; et Giovanna Balmarin n'était déjà plus une présence physique à l'horizon de Dorsoduro. Mon récit, je le vois, quoi qu'il puisse raconter, sera en définitive par-dessus tout l'histoire de Giovanna.

À treize ans elle était déjà dans la fleur de sa jeunesse, elle s'épanouissait, ouverte au monde et à tous, sans jamais user de tons acerbes ou hautains envers quiconque, fût-ce les *précoces intenses*. Je vois s'entrelacer autour d'elle le réseau de tous les nombreux êtres qui se trouvent liés à son histoire. Plus ce réseau s'étend, plus l'on découvre que des liens les unissent les uns aux autres. Et moi je tenterai d'effectuer des choix, d'élucider, de souder tout cela à l'aide de mon imagination.

Si je ne m'abuse, la porte du cabinet dentaire d'Alvise Balmarin, le père de Giovanna, donnait sur le Campiello Mosca, peu après San Pantalon si l'on prend la direction de la gare, à l'extrémité du Sestiere de Dorsoduro et même aux premiers numéros de rue du Sestiere attenant de Santa Croce.

Le dentiste Balmarin était grand, mince et amical, il avait volontiers le sourire aux lèvres et il marchait d'un bon pas avec une certaine élégance. Le trajet qui le menait de chez lui à San Trovaso, en passant par San Barnaba, San Margherita, avec leurs petits marchés de légumes et de poissons où il connaissait tout le monde, puis par

le pont et le Campo San Pantalon, lui était assurément fort agréable, parcours de beautés habituelles et de rencontres, familier mais toujours renouvelé et mouvementé.

Dans l'après-midi de ce premier novembre arrivent donc, à la porte de son cabinet donnant sur la rue, cinq jeunes garçons dont l'âge s'échelonne de sept à dix-sept ans, et avec eux sa chère petite Giovanna. À la tête du groupe des cinq garçons se trouve le gamin que l'on fête, Annibale Tolotta Pelz, qui a exactement l'âge de Giovanna, même si elle a déjà eu ses treize ans en janvier. À cette promenade d'anniversaire d'Annibale se sont joints les frères aînés de Giovanna, Corrado et Osvaldo Balmarin, et nous deux, moi et mon frère Giuliano, moi bien plus petit que les autres mais, comme je le disais, précoce. Giuliano au contraire était à peu près de l'âge d'Annibale, et donc de Giovanna, mais ils ne se fréquentaient pas beaucoup.

Annibale nous avait cueillis au passage, Giuliano et moi, dans la rue au début de l'après-midi, au Campo San Stin, pensant nous tenter par un projet qu'il avait conçu, celui de se rendre à l'étude de l'avocat Rutigliano, personnage éminent aux origines très complexes, pas du tout vénitiennes contrairement à celles de sa femme (née Marta Alzetta). L'étude Rutigliano, toutes boiseries et archives, fauteuils de cuir et plafonds bas stuqués où venaient jouer des reflets d'eau tremblotants, se trouvait à l'entresol d'un édifice situé sur le Grand Canal à San Samuele. Et le projet d'Annibale consistait à s'y rendre pour s'amuser avec les machines à écrire et les téléphones, dactylographiant des lettres bidon et donnant à des gens respectables des coups de téléphone fantaisistes et alarmants. Les choses tournèrent plutôt mal, on ne nous admit même pas au-delà de la porte du jardin qui constituait l'entrée donnant sur la rue à l'arrière de l'immeuble. Sans doute le personnel de l'étude avait-il conservé le

souvenir d'une visite précédente d'Annibale qui, s'étant présenté avec ses petits amis, s'était débrouillé pour s'installer devant le téléphone personnel de Rutigliano alors absent, et avait répondu à plus d'un appel en annonçant la mort de l'avocat survenue « la semaine dernière à New York ».

L'accès à l'étude Rutigliano lui étant interdit, Annibale Tolotta Pelz eut alors une idée du reste pas nouvelle du tout, celle précisément de se rendre au cabinet dentaire d'Alvise Balmarin pour jouer avec le tour à pédale à la place des téléphones, anticipant toute une mise en scène de film comique, avec des interventions chirurgicales déchirantes dont Giovanna et même Corrado et Osvaldo seraient les victimes, immobilisés dans le grand fauteuil de dentiste, la bouche bien ouverte et poussant des hurlements.

« Rien que d'y penser j'ai envie d'éclater de rire », ajoute le jeune Annibale, un peu surexcité.

Corrado et Osvaldo réagissent d'un air sombre : « Nous en revanche, pas du tout. »

En fait, plus âgés que les autres, leur humeur balançait entre une docilité ennuyée et la présence accablante et continue du désir amoureux, chaste et solide chez Corrado, bien plus décidément érotique chez Osvaldo. Les deux jeunes gens s'étaient laissé entraîner dans cette promenade par leur petite sœur Giovanna, certains qu'ils étaient d'y voir aussi les sœurs aînées du jeune garçon fêté, Maria Paola et Maria Matilde Tolotta Pelz ; alors que les deux jeunes filles s'étaient rendues au Lido, à l'école d'équitation.

Avec des nuances et des degrés différents dans la mélancolie, Corrado et Osvaldo se figuraient leurs vis-à-vis du jeu des *pendants*, égarées, chevauchant sur la plage aussi débraillées qu'un Lord Byron, elles toujours si soignées et qui avaient une telle tenue, à présent au

contraire tout échevelées par le vent, ils avaient l'image d'une mer automnale déserte, froide et houleuse, avec de grosses ondulations d'écume blanche, et sur le rivage les deux belles bien en selle, insaisissables.

Oswaldo Balmarin fait une tentative : « C'est un jour de fête, Annibale, je ne parle pas de ton anniversaire mais de la Toussaint, je suis sûr que papa est resté chez lui aujourd'hui, il n'est pas à son cabinet. »

Le petit Annibale est doté d'une voix robuste, pénétrante : « Au contraire Oswaldo, au contraire ! Ton père choisit de telles occasions pour recevoir calmement des patients de marque, parmi lesquels ma mère, figure-toi, Oswaldo ! »

On ne comprenait jamais si le gamin parlait vrai ou jouait la comédie. Oswaldo grommelle quelque chose, assombri. Il flanquerait bien une rossée au gosse, mais il est paresseux.

Tout le long du chemin depuis San Samuele, à travers San Vidal et le pont de l'Accademia, et puis San Barnaba et Santa Margherita, San Pantalon, l'humeur sombre du duo Corrado-Oswaldo se fait visiblement de plus en plus maussade et atteint son paroxysme devant la porte du cabinet dentaire lorsque Annibale se pend au cordon de la sonnette ; et juste au moment où la porte s'ouvre, les garçons Balmarin, se rendant compte de la perspective d'ennui insupportable qui se dresse devant eux, haussent les épaules et tournent les talons, entraînant avec eux, gras et docile, mon frère Giuliano. Giovanna et Annibale haussent les épaules à leur tour et me prennent par la main entre eux deux.

Voici donc Giovanna et Annibale qu'on a laissés seuls, avec moi au beau milieu, beaucoup plus petit, et étranger en quelque sorte car nos six ans de différence jouaient à l'envers, compte tenu de ma précocité généralement ressentie, j'en étais certain, comme une maladie un peu

rébarbative qui devait me donner l'air de trouver leurs divertissements ridicules et ennuyeux. Mais ce fut à ce moment même que je m'aperçus de quelque chose, je veux dire que jusqu'à cet instant précis je n'avais jamais vu vraiment Giovanna.

Sa tête, d'une rondeur remarquable, bien plantée sur le cou, était encadrée, ou plutôt accompagnée, prolongée, par une coupe de cheveux à *la garçonne*, et cette rondeur était en harmonie avec celle des épaules et de tout le reste ; elle avait des yeux taillés en amande, bien grands, d'un vert-or dirais-je, et une façon de regarder, sereine et contente, avec un sourire qui soulignait son regard et qui, dans la simplification des images à présent, me fait revoir sa bouche presque comme une ligne horizontale, mince et vive ; puis elle se mettait à parler et aussitôt ses lèvres devenaient colorées et charnues ; tout au long du chemin elle s'était montrée fort loquace, s'adressant surtout aux autres ; ici, elle laissa tomber ma main pour me dévisager, ne cessa pendant de longs moments de m'envelopper de son regard chaud, et inaugura un dialogue entre nous par une question qu'elle me posa lentement, avec douceur, de sa voix légèrement rauque :

« Toi, qui es-tu exactement ? »

– Son frère. » D'un signe de tête j'indiquai Giuliano qui s'était déjà éloigné, nous tournant le dos.

« Je sais ça, je le sais bien, mais toi tu es beaucoup plus futé.

– Pourquoi ?

– Et plus beau !

– Pourquoi ? » Je ne savais que dire d'autre.

« Bien plus beau ! »

Je ne pense pas avoir oublié la sensation que j'éprouvai devant ce visage et ces mots : une grande tristesse, inexplicable, mais à la fois, comment dire, exubérante, nourrissante. S'apercevant de mon trouble, Giovanna me



prend par les épaules et je sens ses lèvres douces effleurer ma joue d'un baiser.

À cette époque j'avais déjà été pas mal embrassé par Matelda Kraus, désormais une vieille amie qui nous loue un appartement ici sur les Zattere, mais qui était alors une enfant de deux ans mon aînée. Nous deux, on avait échangé des baisers sur la bouche, des baisers déjà passablement élaborés et pleins de saveur. Avec la jeune Balmarin, après le baiser, nous échangeons des regards, en silence maintenant, et de nouveau la main dans la main nous pénétrons à l'intérieur de la maison, il commence à faire nuit, le vestibule au rez-de-chaussée est peuplé d'ombres. C'est une pièce assez exiguë, au plafond bas garni de poutres, au pavement de tomettes de terrasse humide, pourvue de sièges anciens au bois patiné, et dont les dossiers, semblables à des chevets de lit, reposent contre les murs blancs tachetés de salpêtre.

Le cabinet est à l'entresol, et notre trio grimpe les quelques marches de pierre d'une volée d'escalier que parcourt un tapis de feutre rouge bien tendu et maintenu par des tringles de laiton qui miroitent comme des trompettes; le tout baigné d'une lumière de lampadaire chaude et vive, la porte du cabinet est ouverte, encadrant l'infirmière que tout le monde appelait Minerva: c'était une jeune montagnarde, grande et droite, aux seins et aux hanches d'une certaine opulence, avec des yeux bleus pleins de gentillesse et de désir. De l'intérieur, des trépidations de tour et des effluves médicamenteux suscitent une légère panique.

«Ayez l'amabilité de nous annoncer au comte Balmarin, dites, je vous prie, Annibale Tolotta Pelz, avec deux amis.

–Allez Annibale, arrête de faire le pitre, même si c'est ton anniversaire.

–M'est avis que la grappa vous a rendue un peu pom-pette, signora Minerva.

–Cesse Annibale, nous n'avons guère de temps à perdre ici, tu sais!

–Entendez-vous me dire que l'antichambre du cabinet de torture se trouve déjà bondée de patients? » Mais arrivé à ce point, Annibale hausse les épaules, abandonne l'idée, tel un acteur après une réplique qui tombe à plat. Presque aussitôt il s'enflamme de nouveau tout en emboîtant le pas à Minerva, avec Giovanna et moi qui suivons derrière, et se met à déclamer D'Annunzio d'une voix de fausset: «Vous ne m'aimez guère et je ne vous aime pas davantage, pourtant une certaine douceur flotte dans notre vie... »

Minerva nous introduit dans le petit salon d'attente tout en nous avertissant: «Pour l'heure, le docteur n'a que le comte Passina mais il attend d'autres patients, la femme de l'avocat Rutigliano et tiens Annibale! ta maman aussi. Dis-lui donc Giovanna, que ton papa n'aime pas tellement que vous fassiez irruption de la sorte dans son cabinet.»

«Mais non, mais non », entend-on protester de sa voix harmonieuse et accueillante Alvisè Balmarin lui-même, émergeant de son cabinet avec le comte Passina, la bouche toute de travers après l'intervention du praticien. Grand et souple, le dentiste dans sa blouse blanche flottante contraste avec son patient, visage crayeux comme ses mains qui sont petites, bouc gris bien taillé, corps menu, la peau sur les os, desséché, calcifié, dans une jaquette à queue de pie noire et un pantalon également noir; c'est lui qui prend la parole bien que sa langue trébuche de temps à autre dans sa bouche qu'on vient de malmener.

«Grosses bises à Anniba'e qui fête son anniversaire aujourd'hui, et à Giovanna », puis voici mon tour, «et à Gio'getto aussi, au petit Pa'tibon ».

Je corrige en articulant mon nom d'un ton irritant: «Giorgio Par-ti-bon.

–Tais-toi donc, tu vois bien que ma bouche est en piteux état, non?» Entre-temps il distribue ses baisers, inondant le groupe de parfum dentaire. Il portait encore le deuil strict de son fils Diomede, mort un an et demi auparavant dans un célèbre accident de motocyclette.

On nous fait asseoir, nous formons un cercle dans le petit salon d'attente du cabinet dentaire. Je ne saurais dire à présent si c'est tout de go que le comte Passina a commencé à parler de son fils Diomede, mais il est fort probable qu'à la suite du choc subi par cette mort soudaine, il lui arrivait d'agir ainsi, automatiquement, à n'importe quel moment et sans aucun rapport avec la conversation en cours.

«À la guerre, mon Diomede était dans les Arditì. Des troupes d'assaut. Il bondissait hors de la tranchée le poignard entre les dents et les grenades à la main.»

Bien des fois Annibale Tolotta Pelz a vu défiler dans sa fantaisie l'image de cet Ardito au combat; s'il avait été chez lui avec des amis, il se serait mis à chanter à tue-tête; ici il chantonne mentalement: «Maman! ne pleure pas si l'ennemi avance, ton fils est vaillant et valeureux», et entre-temps Passina poursuit:

«Mais il s'en était tiré. Mon Diomede. Tiré vivant de la guerre. Et puis mort à motocyclette l'an dernier.» Silence dans la pièce. C'est comme un rite qui doit s'accomplir jusqu'au bout. «Le 16 avril de l'an dernier.» Il baisse sa petite tête chauve, ossue, et marmonne: «Ardito, le poignard entre les dents, mais lui, cependant», il hausse le ton et lève la main, paume à l'extérieur comme pour repousser toute objection, et on perçoit dans ses yeux pâles, dans sa voix, dans ses lèvres martyrisées, un suprême effort de fureur, «lui, et dressez l'oreille, vous autres enfants, et toi aussi Minerva écoute, toi qui l'as connu et qui l'aimais bien, lui Diomede, n'était nullement devenu une canaille fasciste, pas le moins du monde, et pour Nini, pour Clelia

(la mère et la sœur aînée du défunt ; la mère, Marina surnommée Nini, était une grande amie de ma grand-mère), et pour moi-même, personne ne nous ôtera de l'idée qu'on a voulu le supprimer. Un attentat.

– Mais non, mais non, Antonio.

– Un guet-apens Alvise. Ils ont surgi du fossé pour le tuer.

– Tu sais bien, Antonio, que le pauvre Diomede filait à toute allure sur cette moto et c'est comme ça qu'une fois, que veux-tu, il est mort sur le coup. »

Passina, hagard mais calme, fixe sur Alvise Balmarin le regard d'un délirant à qui l'on vient d'administrer une piqûre à forte dose : « Tu crois Alvise ? C'est douloureux. »

Je ne saurais dire si ce fut à cet instant précis que l'on entendit retentir la sonnette de la porte d'entrée, peut-être ai-je tendance dans ma remémoration à amalgamer des moments différents ; toujours est-il que je vois entrer dans le petit salon d'attente le duo Corrado-Osvaldo, essoufflé, avec mon frère Giuliano qui déjà tout gosse était un être taciturne, un bon lourdaud. À la vue de ses fils Alvise sourit ; il affectait de les considérer ni très divertissants, ni d'une intelligence très vive ; n'empêche qu'il les suivait avec satisfaction en tant qu'entités physiques bien réussies et les traitait avec une grande et affectueuse indulgence ; en revanche, il ne cachait nullement la prédilection immodérée qu'il avait pour sa fille Giovanna. Cette fois les deux garçons ont un air plus intéressant qu'à l'accoutumée et leur père lève vers eux ses yeux protubérants, les paupières mi-closes, dans une pose d'attente.

Ils s'adressent directement à Annibale Tolotta Pelz et le questionnent comme à un examen : « Toi qui connais tous les mots, sais-tu ce que signifie *lyncher* quelqu'un ? »

Annibale réintègre la réalité, redevient le garçonnet qu'il est : « Ça signifie, comment dire, tuer, mais tuer d'une mauvaise façon, je ne sais pas moi, il me semble. »

Passina intervient, soudain fort alerte et faisant autorité: «En matière d'assassinat je suis à même de vous donner une foule de détails. De première main.»

Néanmoins c'est un fait connu, Alvisè Balmarin le sait, et tout Dorsoduro et toute la ville le savent comme lui, il est difficile de faire crédit à ce qu'avance le comte, vu que selon certaines Rumeurs et même aux dires des spécialistes *son esprit est obnubilé* en raison de la mort de son fils, mort qu'il revit depuis dix-huit mois à chaque instant de chaque journée.

Alvisè pousse un soupir: «Que veux-tu dire par là, Antonio?»

–Lorsque je suis venu ici, je ne t'ai rien dit de ce que m'a communiqué Medin, Carlo Medin, le rédacteur en chef de *La Gazzetta*, que j'ai rencontré sur le Campo Sant'Angelo. Car dès que je suis entré ici, tu m'as cloué sur le fauteuil d'emblée, me forçant à ouvrir la bouche pour introduire tous tes maudits instruments en me paralysant les mâchoires, et ensuite, avec ma bouche démolie, je n'ai plus pu te dire.

–Me dire quoi, Antonio?

–Les éléments nouveaux et précis au sujet de l'attentat.

–Ce n'est tout de même pas l'histoire du pauvre Diomede que tu as encore dans la tête par hasard?

–Non. De Diomede? Non. Je parle du prétendu Duce. On a encore attenté à sa vie, cette fois à Bologne, c'est-à-dire qu'un individu a tenté de l'abattre, un jeune garçon de 15-16 ans qui porte un nom tiré de la mythologie grecque, attends un peu... Anteo! Et cet Anteo a été *lynché* sur place.» Il fixe d'une manière péremptoire les jeunes gens Balmarin qui sont entrés en scène par cette question qu'ils ont posée.

«Mais Antonio, tout le monde le sait, ça! Il y a même eu quelque chose hier soir, sur la Piazza.

–Je sais bien que tu le sais, Alvisè, mais tu ignores les détails.» Et les détails de déferler de sa bouche déformée,

le comte Passina perd de nouveau au passage quelque consonne liquide en même temps que sa salive : « Quato'ze coups de poignard et des signes manifestes d'ét'anglement. Depuis le moment où le coup est pa'ti et, inutile de le rappeler, n'a pas atteint sa cible, jusqu'au moment de la mort de l'auteur de l'attentat, se sont écoulées une minute et demie d'ho'loge, une minute et demie, quat'e vingt-dix secondes. »

L'année qui, à Venise, avait commencé par une forte secousse sismique, fut aussi en Italie celle des attentats dont le troisième et dernier en date avait été perpétré par ce jeune garçon de 15 ans : attentats à la vie du Premier ministre Benito Mussolini qui avait alors 43 ans. Le président des États-Unis, Calvin Coolidge, en avait 54. Adolf Hitler était âgé de 37 ans et Joseph Staline de 46. À Venise, Ruggero Ruggeri jouait *Hamlet* au Théâtre Goldoni et l'illusionniste Uferini se produisait sur la scène du Théâtre Malibran dans *Mystères et miracles* ; au cinéma Rossini et à l'Olympia on donnait *La Poupée française* avec Mae Murray et *La Danseuse espagnole* avec Pola Negri. Le comte Passina promène son regard de l'un à l'autre des jeunes gens Balmarin, Corrado et Osvaldo, tous deux bruns et aux cheveux brillantinés creusés d'une raie profonde, en pantalon « à la zouave », Corrado au milieu, Osvaldo à gauche ; le comte les a toujours trouvés, et il n'est pas le seul parmi les Rumeurs locales, *passablement insipides, n'ayant rien de la verve ni du chic disons même un peu putains sur les bords de Caterina, leur mère, heureusement qu'il y a aussi la petite, Giovanna*, et il se lance dans l'explication :

« Lynché signifie dépecé, mis en pièces, par une horde d'individus qui demeurent anonymes, *natu'elle ment*. C'est moche Alvisé, Minerva, les enfants, c'est très très moche. » Ses lèvres en tremblent. Il extrait son mouchoir de sa poche et crache dedans, montre le résultat à Alvisé,

l'accusant: «Tiens, regarde ça, bigre mais c'est du sang, regarde!»

Giovanna est assise tout près de lui et de ses grands yeux vert-or elle l'observe avec une curiosité et une stupéfaction si intenses qu'elles semblent une espèce de joie. Le comte lui fait un peu peur et en même temps elle a envie de l'embrasser, ce vieillard, ce squelette vêtu de noir et qui semble souffrir pour tout le monde; qu'importe qu'il parle de choses vraies ou qui ne le sont pas, de faits qui ont eu lieu ou non, car le mot même de «faits» ne dit pas grand-chose. En quoi consistent les faits et où se passent-ils? *Qui fait les faits?* Et en quoi les faits affectent-ils les gens réunis ici, assis en rond, avec leurs visages quotidiens, qui un moment plus tôt avaient le sourire et ne savent plus quoi dire à présent, ne savent décider quelle attitude adopter devant ces faits étrangers, intrus? Une seule chose demeure certaine pour Giovanna et Annibale, le héros de la fête: la journée tire décidément à sa fin, il fait nuit, l'heure du dîner approche.

## Séance de soins dentaires

À cette époque nous demeurions à San Tomà, de sorte que dès le Campo San Pantalon je nous vois, mon frère Giuliano et moi, tourner l'angle et nous diriger par là, laissant les autres poursuivre par Santa Margherita, San Barnaba, le Sottoportico du Casino dei Nobili, la Toletta, je vois Annibale à la tête du groupe qui s'en va bras dessus, bras dessous avec Giovanna tout en se mettant à chanter « moi je t'aime et n'aspire plus à rien puisque tu m'as tout donné », et Passina qui le réprimande « tais-toi donc Anniba'e on dirait un ivrogne », et qui abandonne les jeunes gens au Ponte delle Maravegie, s'acheminant vers sa demeure à San Vio, il n'était pas du genre à les raccompagner chez eux, du reste ils habitaient tous dans le palais Bialevski à San Trovaso non loin de là.

Pendant ce temps, à l'entresol du Campiello Mosca où l'atmosphère plus habituelle de cabinet dentaire a succédé à celle de salon-où-l'on-cause, nous voyons, seuls pour le moment, Alvisè Balmarin et son infirmière Minerva.

« D'abord l'Anglaise cinglée en avril, ensuite le jeune anarchiste venu de France en septembre », rappelle Minerva, évoquant les attentats précédents contre le Premier ministre Mussolini, tandis que le dentiste est installé sur un siège, jambes écartées, ses belles mains posées sur ses genoux, tambourinant de ses doigts effilés bien tendus. Minerva se tient debout devant lui. Il la dévisage de bas en haut, sans mot dire.



Alvise Balmarin a un grand nez «aristocratique», des lèvres d'une mobilité expressive, bien tracées, bien appuyées sur le menton qui peut paraître un peu fuyant à certains moments lorsque, comme à présent, il allonge son cou, accentuant le relief de la pomme d'Adam, pour lever sur son infirmière ses yeux saillants.

« Et hier, conclut Minerva, cet enfant, lynché. »

Alvise murmure, en l'air: « Ce sont des horreurs, Minerva, des horreurs. »

En tant que médecin-officier pendant la guerre, il avait justement vu un grand nombre d'horreurs et depuis lors, on eût dit qu'il essayait non seulement de ne plus en voir, mais même de ne pas en entendre parler. Diomede Passina, l'ancien Ardito, s'en était tiré pour se tuer ensuite à motocyclette, mais pas Scarpa Ulderico ou Favarè Emilio, qui avaient succombé à leurs blessures, tous deux d'anciens camarades de classe à l'école primaire. Lui-même, Alvise Balmarin, avait amputé Scarpa de ses deux jambes quelques semaines avant que la mort ne vînt le libérer; Favarè était devenu complètement aveugle peu avant la fin. De petits squelettes à présent, des rien-du-tout, gisant dans quelque cimetière militaire. Alvise éprouve encore de l'affection à leur égard, des regrets, tous deux lui manquent, jeunes gens assez quelconques, pleins de gaieté, de désirs. Le téléphone sonne.

« Vous verrez que c'est la chère dame Rutigliano qui se décommande encore, anticipe Minerva sans se tromper.

– Tant mieux. » Mais presque aussitôt des coups de sonnette répétés retentissent à la porte d'entrée. C'est sans doute la maman d'Annibale, Elvira Tolotta Pelz, et Alvise va la recevoir sur le seuil tandis que Minerva s'affaire dans la salle des soins.

« Elvira! » Le dentiste arbore une expression d'agréable surprise, tout en parvenant à glisser dans son timbre de voix haut et nasal une note de tristesse;

en effet, deux semaines plus tôt est survenu le décès de Sœur Angelantonia, une religieuse qui était la grand-tante de Silvio Tolotta Pelz, le mari d'Elvira, et cette évocation commémorative prendra le pas, espère Alvisé, sur l'affaire du lynchage.

En attendant il lui dit, joyeux : « Pense donc Elvira, il y a juste un moment ton fils Annibale se trouvait ici. »

Sœur Angelantonia était une religieuse cultivée, c'est elle qui, si mes souvenirs sont bons, avait préparé mon frère Giuliano à sa première communion ; quant à Elvira Tolotta Pelz, je l'ai bien présente à l'esprit. Elle a toujours eu des yeux d'un bleu extrêmement clair, presque ceux d'une albinos eût-on dit, des yeux non pas vides et apeurés mais comme à la recherche constante et vaine d'un sens, d'un ordre clair et définitif à attribuer aux choses et aux gens, et comme un tel ordre n'existait guère, les gestes et les propos de cette belle femme blonde, plus grande que Silvio son mari qui, toutefois, passait à Dorsoduro pour être *le type du chef de famille qui dicte sa loi à l'allemande* avaient toujours quelque chose de fragmentaire et de provisoire ; on eût dit qu'avec ses yeux si clairs elle vous regardait sans vous voir, et on était frappé par le contraste entre le ton net de femme du monde et la teneur des propos qu'elle formulait sous la forme de petites questions reflétant le doute : « Non ? n'est-ce pas ? tu ne trouves pas toi aussi ? » et en même temps, ses mains s'agrippaient l'une à l'autre, esseulées, perdues.

« Je sais bien qu'Annibale était ici, pour jouer n'est-ce pas ? Comment le trouves-tu Annibale ? Il est si beau garçon, robuste aussi, non ? Tu dois l'excuser, c'est son anniversaire.

— Tu plaisantes ! Au contraire, je l'aime de tout cœur Annibale, répond Alvisé dans le vague.

— Silvio aussi aime tellement tes enfants Corrado et Osvaldo.

– Ah ? Peut-être bien.

– Quant à ta petite Giovanna, tout le monde l’adore, pas vrai ? »

Elvira était presque de la taille d’Alvise et, à cet homme juvénile au crâne passablement dégarni, sec, aux façons et aux gestes dégagés – il actionnait le tour à pédale avec une assurance attentive et légère – il suffisait de se pencher légèrement pour l’embrasser.

« C’est la première fois que nous nous voyons, peut-on dire, après les obsèques de la pauvre Sœur Angelantonia, et même alors je ne t’ai vue qu’en coup de vent.

– Tu veux dire qu’en ce moment c’est la première fois que nous nous trouvons tous deux seuls, Alvise ? » Longue pause. « Angelantonia était une femme très heureuse, n’est-ce pas ? Tu ne trouves pas Alvise ? Moi si. »

La voilette, dont le mince tulle est quelque peu rêche sous la pression des lèvres d’Alvise sur les joues fraîches d’Elvira, donne plus de saveur aux baisers. Elle porte une fourrure noire, souple, encore humide du brouillard nocturne et Alvise, après les baisers, penche un peu la tête, appuie sa joue sur son épaule, presque sur son sein. Ce ne sont plus vraiment des condoléances, il s’en aperçoit et dit dans un souffle : « Excuse-moi Elvira. »

Elle caresse sa belle tête, la mince couronne de cheveux qui entoure sa calvitie, l’effleure d’un baiser léger. Les choses n’allaient pas plus loin, semble-t-il. Je crois que somme toute, dans la vie d’Alvise, les faits les plus importants avaient été ses rapports avec les femmes – son épouse Caterina conservant toujours la primauté –, et à l’égard d’Elvira, le sentiment tacitement convenu depuis des décennies devait être celui *d’une passion respectueuse*.

Elvira demande sur un ton neutre : « T’excuser de quoi, Alvise ? » Puis, dans un registre plus haut et plus assuré : « Tu as entendu, on a identifié le garçon qui a voulu tuer Mussolini ; mais j’y pense, toi, non ? »

Alvise lui passe délicatement la main sous l'aisselle et la dirige vers la petite salle de soins ; là il ne la quitte pas des yeux tandis qu'elle relève sa voilette, dévoilant son beau visage clair ; le grand fauteuil de métal et de cuir brille de tous ses instruments prêts à servir.

« Tu ne dis jamais rien, Alvise, tu es si différent de Silvio ! Lui, comment dirais-je, il s'occupe des choses, toi au contraire pas du tout !

– Nous étions ensemble au jardin d'enfants, de sorte que tu penses si je le connais, Silvio ! C'est un genre différent et puis c'est un homme éminent lui, il préside la commission historique pour la Haute-Vénétie, il est conseiller pour les cimetières, on le photographie aux côtés du roi à l'inauguration de la Biennale, il est le président des bienfaiteurs de l'ordre de Sainte-Mathilde... »

Elvira, bien calée dans le grand fauteuil, lui jette un coup d'œil soupçonneux.

« Et il fait des conférences à l'Ateneo, imbues de transcendance et d'élévation de l'âme, comme Fogazzaro, comme Emerson, comme le sénateur Fradeletto. »

Elvira, la tête déjà appuyée contre le dossier du fauteuil, bouche ouverte et mâchoires fixes, se redresse pour répliquer : « Il n'en a fait que trois, de conférences, Silvio cette année, et tout ce que tu racontes là, les bienfaiteurs, les conseils, tu te plais à les inventer Alvise, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

– Et puis par exemple, les religieuses de Sainte-Mathilde forment un ordre cloîtré, mais lui Silvio, il fait en sorte d'avoir accès à leur salon, elles lui préparent un excellent café, elles tricotent pour lui, lui font des chandails, des chaussettes de laine. Ouvre de nouveau la bouche s'il te plaît. »

La signora Tolotta Pelz reprend sa position, la bouche grande ouverte. Ayant choisi avec soin les précelles adéquates, Alvise les brandit dans l'air un instant avant de

s'en servir, à l'instar du portraitiste mondain jouant du pinceau. Il examine la molaire cariée puis se sert de la fraise, actionnant le tour un peu à la manière d'un danseur; dans le silence on n'entend que ce bruissement; il travaille précautionneusement, au premier cri d'Elvira il s'interrompt.

Libérée, elle pousse un grand soupir et annonce d'une voix haute mais sans relief: « Le Duce est sain et sauf, vive l'Italie.

– Elvira !?

– Cela m'a traversé l'esprit. C'est le télégramme que son altesse royale la duchesse d'Aoste a envoyé au Premier ministre Mussolini l'été dernier, lors du précédent attentat. N'est-ce pas ?

– Tu n'es jamais sûre de rien, Elvira.

– Les Savoia se sont désormais tous embarqués dans le vaisseau fasciste, non ?

– Eux aussi ? » On eût dit que ces Savoia avaient décidé de se joindre à des amis pour partir en croisière.

« Que te dire ! C'est ce qu'Antonio Passina affirmait à Silvio l'autre soir.

– Sais-tu qu'il était ici, il y a quelques instants.

– Qui ça ?

– Passina. J'ai l'impression que toute dame à la cour que soit sa femme, lui-même est quelqu'un qui ne s'est pas embarqué.

– Passina postillonne lorsqu'il parle mais sa bouche est si propre qu'on y accorde moins d'importance, non ? »

Alvise se souvient du crachat de sang et se tait. D'une pression du bout de son majeur sur le menton d'Elvira, il l'empêche de parler, lui ouvrant de nouveau la bouche et actionnant le tour. Au premier cri d'Elvira il arrête sur-le-champ. Prenant la sonde, il examine le travail exécuté, approuve d'un signe de tête.

« C'est bien. Tu es courageuse.

–Eh non Alvisé, je ne suis pas vraiment courageuse. J'éprouve toujours comme une sorte de peur, Alvisé. » Elle le fixe, avec tout ce qu'elle peut mettre d'interrogateur et d'implorant dans le regard de ses yeux blancs et immobiles. Le ton neutre, automatiquement mondain, semble mieux lui convenir : « Tu as entendu ? Maintenant on veut instituer la peine de mort en Italie, paraît-il. Silvio disait hier soir qu'il y a même un certain temps qu'on en parle.

–Reviens la semaine prochaine, Elvira, et nous terminerons cette dent. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *Dorsoduro*

© 1983 Rizzoli Editore, Milano

© 1984, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo: © ullstein bild Dtl. /GettyImages

Cette édition électronique du livre *de Venise à Venise*  
de P. M. Pasinetti  
a été réalisée en novembre 2018 par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN: 979-10-349-0073-2)  
ISBN pdf: 9791034901012